

bre de nos grandes assemblées, de fonctionnaires et de publicistes sont conviés à cette solennité à la fois nationale et locale.

Un journal assure que l'ordre est arrivé à Cherbourg de mettre en armement plusieurs navires cuirassés.

L'Opinion nationale publie un communiqué qu'elle a reçu du ministère de l'intérieur, afin de démentir cette assertion que M. Doyen, élu conseiller général dans l'Aube, était candidat de l'opposition, tandis que M. Argence était candidat officiel. Il n'y avait, dit ce communiqué, dans l'élection en question, ni candidat de l'opposition, ni candidat officiel.

Pour toute la correspondance : J. Rasoux

FAITS DIVERS

Toutes les horloges de nos lignes de chemin de fer sont maintenant réglées sur l'observatoire de Paris.

Le télégraphe électrique indien vient d'être inauguré par l'expédition d'un document officiel important.

Le budget du gouvernement de l'Inde, présenté par sir Ch. Trevelyan, a été transmis de Bombay à Londres en quarante heures.

L'acier est pour le moment à la mode, tellement à la mode, que beaucoup de femmes en ont dans leurs cheveux, sur leurs chapeaux ; leurs toilettes sont parsemées de paillettes d'acier, les agrafes, les épingles, les bracelets, les porte-monnaie sont en acier, il y a quelques jours, à l'étalage d'un marchand, on voyait une mantille en dentelle noire, parsemée d'ornemens d'acier de toutes formes. Quelques jeunes élégantes placent sur leur front un cercle d'acier formant diadème. Il y a des fabricants d'Alsace qui doivent une fortune rapide à cette mode qui est arrivée comme un coup de tonnerre.

Le Courrier du Centre annonce que la commission des bâtiments et travaux publics à Limoges a approuvé samedi le plan de reconstruction du quartier des Arènes détruit en partie l'année dernière par un terrible incendie dont la France entière s'est émue. L'approbation de la commission a pour effet de rendre définitif le plan proposé. Les travaux vont donc commencer prochainement. Le conseil municipal, dans une séance qui a eu lieu samedi soir, a approuvé un traité par lequel la Compagnie immobilière des Arènes est chargée d'exécuter à forfait, et dans un temps déterminé, les plans de reconstruction du quartier incendié.

Le Journal rapporte le fait suivant :

Autre jour, dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, des bouquiers ou dames de hall venant à apporter un superbe bouquet à une jeune et riche fiancée, dont elle connaissait le prochain mariage, quand, en arrivant devant l'hôtel occupé par les parents de la jeune fille, elles se trouvèrent en présence d'un char funèbre, dont les draperies blanches annonçaient que c'était une vierge que l'on conduisait à sa dernière demeure. Elles s'informèrent et apprirent que la défunte était justement la jeune fiancée qu'elles venaient féliciter. Alors les bonnes femmes s'agenouillèrent et déposèrent leurs bouquets sur le cercueil, puis se retirèrent sans demander le moindre prix.

Cet usage, chez les dames de la halle, d'aller porter des fleurs, soit le jour de la signature du contrat, soit même le jour du mariage d'une jeune fille riche, ce qui va toujours aux bouquetières une bonne gratification, cet usage, dis-je, se rattache à notre histoire de France. Autrefois aucun marchand ne pouvait ouvrir boutique dans les rues de la bonne ville de Paris ; il s'installait aux halles, qui étaient alors un fleuve de la couronne, et payait la rédevance au roi. Sous Philippe-Auguste, un édit fut rendu en faveur de ces marchands, et, par reconnaissance, les dames jingères de la halle portèrent à la reine un magnifique trousseau dans d'élegantes corbeilles fleuries.

Philippe-Auguste, touché de cette attention, leur donna le droit d'assister à tous les mariages des rois de France, après avoir embrassé chaque nouvelle reine à son entrée dans Paris. Ce droit perpétua jusqu'en 89 ; Marie-Antoinette fut la dernière reine qu'elles embrassèrent ; mais depuis la Révolution, les dames de la halle ont pris l'habitude de se présenter chez toutes les riches mariées, qu'elles embrassent, qu'elles fleurissent et dont elles reçoivent de l'or en échange de leur courtoisie.

On lit dans les journaux anglais du 11 avril :

Miss Flight vient de mourir au Temple ; Charles Dickens a souvent parlé de cette femme dans ses romans ; il l'a représentée comme entourée de mystères impénétrables ; elle chercha, lui aussi, à découvrir le secret dans lequel elle avait pu parvenir. Miss Flight assistait à toutes les audiences ; elle interpellait juges, huissiers et avocats ; elle les traitait de voleurs, de menteurs et de mécréants ; jamais on ne lui imposa silence ; les magistrats faisaient comme Socrate, ils laissaient passer l'erreur ; les huissiers restaient la bouche béante, les avocats s'inclinaient ; ils faisaient mieux, ils se cotisaient et donnaient chaque semaine une somme assez ronde à cette femme qui ne vivait que de leurs libéralités.

Elle leur témoignait sa reconnaissance en les interrompant en pleine plaidoirie, en leur disant qu'ils n'avaient pas la moindre notion de droit et de jurisprudence, en les traitant d'imbéciles. Pour quel motif cette femme jouissait-elle d'une liberté aussi absolue ? c'est ce que personne ne saurait dire ; il y a évidemment une raison soigneusement cachée qui échappa à tous ceux qui ont cherché à la connaître.

A Evreux, dans la soirée de dimanche, l'usine métallurgique de M. Chauvois, située dans le faubourg de Navarre, est devenue la proie des flammes. Elles ont envahi rapidement le bâtiment principal long de 40 mètres et surélevé d'un étage. Presque aussitôt la toiture s'est effondrée au milieu des tourbillons de flammes qui sortaient par les dix-sept fenêtres du premier étage. Tous les planchers imprégnés d'huile et de graisse, étaient embrasés, et dès lors, il n'y avait plus rien à faire que la part du feu. Les pertes sont évaluées à 250 ou 300,000 fr.

L'Os-Deutsche-Post annonce qu'on organise en ce moment à Vienne un corps de 200 commissionnaires femmes. Elles se chargeront de la correspondance pour les dames.

Le Moniteur de l'Algérie annonce qu'un plan en relief d'Alger et de ses faubourgs vient d'être terminé par un simple ouvrier plâtrier de la ville, M. Chaliès, qui a consacré deux années à cet important travail.

Le mois d'avril est un peu avancé pour les poissons, mais il est toujours temps pour les canards, — même quand ce sont des crapauds.

On lit dans l'International, de Londres : « A Hartlepool (Angleterre), des ouvriers viennent de faire une singulière découverte. En sciant une pierre qu'ils avaient extraite à une profondeur de vingt-cinq pieds et à la distance de sept à huit pieds de toute espèce de source, ils ont trouvé une cavité intérieure, et dans cette cavité un énorme crapaud parfaitement vivant et aux trois quarts aplati. Dès qu'il a été retiré de sa prison, il s'est mis à respirer fortement et a essayé de se dégourdir les pattes. On se demande comment cet animal a pu vivre. Quoi qu'il en soit, le crapaud a été envoyé à M. S. Horner, président de la Société d'histoire naturelle, et les savants commencent leurs commentaires. »

Le rév. B. Taylor, desservant de la chapelle d'Hilda, à Hartlepool, et géologue distingué, est d'avis que ce crapaud est âgé de 6,000 ans, et, par conséquent, l'être le plus vieux de la création. Il devrait publier ses mémoires...

On écrit de Londres : Il y a quelques semaines, un vol important avait été fait à la Banque d'Angleterre : un portefeuille contenant 700 livres (19,000 fr.), en banknotes de quatre valeurs, avait été soustrait dans la banque. Il eût été possible de découvrir le voleur, si l'affaire fut tenue aussi secrète qu'elle le fut, mais la police était prévenue. Quelques-unes des banknotes avaient été récemment changées à Hull, les recherches furent relativement faciles, et aboutirent à trouver l'origine du vol. C'était un garçon de service à la banque depuis trois ans qui avait soustrait le portefeuille sur un des bureaux des commis. Ce garçon, appelé Samuelson, a été arrêté aujourd'hui à la banque même, et conduit devant le tribunal du lord-maire, où, après une enquête sommaire, l'instruction a été renvoyée à un autre jour.

On lit dans le Lloyd de Pesth : Biget-Monostor est un village de mille habitants, situé dans une île du Danube, vis-à-vis de Saint-André, en Hongrie. Les vignobles des habitants de ce village se trouvent sur la rive ou est St.-André, et chaque matin les vigneronnes passent le fleuve, pour ne revenir que le soir. Le 6, ils retournaient chez eux, leur travail était terminé. Trente-six à trente-huit personnes, une quantité de bois et d'instruments de travail encombraient le bac, qui n'était pas dans un tres-bon état. A peine le bord sortait-il de trois pouces au-dessus de l'eau. Dans un endroit où il y avait un courant plus fort, l'eau y entra, et il commença à s'enfoncer. Les malheureux passagers poussaient des cris déchirants. Ils se noyèrent tous, à l'exception de six ou huit, qui atteignirent la rive à la nage. Ceci se passait vers sept heures du soir. A dix heures, on avait déjà retiré quinze cadavres.

On écrit de Wickburg (Etats-Unis d'Amérique), le 24 février : Dimanche 12 courant, vers dix heures du soir, deux nègres se présentèrent à la résidence de M. Garraty, qui était surintendant de la plantation de Dick-Christmas, à environ 60 milles au-dessus de cette ville, sur la rivière de l'Etat de Mississippi, et, frappant à la porte, demandèrent à entrer. M. Garraty ouvrit la porte sans hésiter, et les nègres lui demandèrent son argent et ses pistolets. Il répondit qu'il n'avait ni argent ni armes ; mais à peine avait-il eu le temps de prononcer ces mots, qu'il reçut deux coups de feu des deux brigands, pous qui l'atteignirent au-dessus de l'occiput et qui eurent pour résultat de le castrer complètement. Le croyant mort, les nègres passèrent sur son corps et entrèrent dans la maison, où ils assassinèrent M. Garraty et deux enfants, et envoyèrent une balle dans l'épaule de la jeune fille dont nous avons à relater la triste histoire.

Cette petite fille tomba, et, bien qu'éprouvant des souffrances aiguës, elle feignit si bien d'être morte, que ces monstres, supposant qu'elle était tout à fait privée de vie, se mirent à piller la maison sans plus faire attention à leur victime. Après avoir pris tout ce qu'ils avaient trouvé de pré-

cieux et de transportable, ils mirent le feu et s'en allèrent.

La petite fille ainsi blessée et laissée seule dans la maison incendiée, se releva, fut vers son père étendu près de la porte, et, avec un courage et une force surnaturels, tacha de le traîner dans la cour. La pluie qui tombait alors le fit revenir à lui, et, s'aidant de son enfant, il put se rendre dans une dépendance de la maison de maître.

La petite fille alors y retourna pour essayer de tirer sa mère de la bâtisse qui brûlait. Elle ne put accomplir son projet, bien qu'elle fit tout ce qu'elle put, ce qui est attesté par les brûlures dont elle porte la marque. Retournant ensuite à l'endroit où son père était gisant, elle lui fit un peu de feu dans un vase de cuisine, et se mit à veiller à ses côtés. Elle causa avec lui jusqu'au point du jour, moment où, suivant son expression, il cessa de parler, et elle crut qu'il était mort. Ce qui était vrai.

La pauvre enfant dut alors, penser à elle-même ; et, bien qu'elle eût été atteinte d'une halle et cruellement brûlée elle put se rendre chez un voisin, à deux milles de distance, et lui racontera lamentablement l'histoire. Ce voisin rassembla quelques hommes du voisinage et s'achemina avec eux vers le théâtre du meurtre et du brigandage. Le corps de M. Garraty n'était pas entièrement consumé et fut enterré avec celui de son mari. Le corps des deux enfants avaient si bien brûlé qu'on ne put les retrouver.

D'après le signalement des deux nègres donné par la jeune fille, les officiers d'une canonnière qui était là ont pensé que les assassins étaient deux déserteurs de leur équipage.

M. Garraty était un Irlandais aimé et estimé et connu de beaucoup de gens dans cette ville.

En 1840, le sieur Louis Bertrand tenait à Saint-Cloud un commerce d'épicerie lorsque sa femme, Geneviève, qu'il avait épousée deux ans auparavant, mit au monde une petite fille. Un médecin du pays, qui était une de ses pratiques, lui proposa de prendre comme pensionnaire un enfant dont les mois de nourrice seraient bien payés. Le commerce des époux Bertrand ne faisait que commencer, et l'argent ne pouvait leur être nuisible. Ils acceptèrent, et on leur apporta un petit garçon âgé de quelques jours seulement, qu'on leur dit s'appeler Gustave. Bientôt ils l'aimèrent comme leur propre enfant, et, au bout de trois mois, leur petite fille étant morte, ils reportèrent sur le nourrisson toute la tendresse de leur cœur.

Le prix du mois de nourrice fut envoyé régulièrement pendant deux années ; mais au bout de ce temps, l'argent cessa d'arriver, au grand étonnement du médecin, qui avait l'habitude de le remettre. Au lieu de causer du chagrin aux époux Bertrand, cette circonstance fut pour eux un sujet de contentement, car elle leur fit espérer qu'on leur abandonnerait le cher petit.

Les années s'écoulèrent sans argent ni nouvelle. Le marmot grandissait. Après sa première communion, l'épicier en fit son garçon avec la pensée de lui céder plus tard son établissement.

Tout allait donc pour le mieux, quand le médecin arriva avec un étranger, et annonça qu'on allait reprendre l'enfant.

Les époux se mirent à fondre en larmes. Le jeune Gustave sauta à leur cou, jurant de ne jamais les quitter ; mais il fallut bien se rendre aux preuves que fournissait l'étranger. Le pauvre enfant embrassa une dernière fois ses parents adoptifs en leur promettant de revenir dès qu'il pourrait disposer de lui-même. Le sieur Bertrand avait reçu 6,000 fr. pour les soins que sa femme et lui avaient donnés à Gustave. Cet argent ne lui profita pas. Accablé de douleur, il négligea ses affaires, il se dérangea, de telle sorte qu'au bout de quelque temps, il fut obligé d'abandonner son établissement. De chute en chute, il se trouva réduit à la position de casseur de pierres.

Avant-hier, il exerçait son métier sur la route de Fontainebleau, lorsqu'il vit arriver dans une calèche à deux chevaux l'inspecteur de service, accompagné d'un monsieur et d'une dame inconnus. A la vue de son supérieur, le lapidaire de grand chemin avait suspendu son travail pour saluer ; il s'apprêtait à le continuer quand l'équipage s'arrêta. Les trois personnages en descendirent et virent droit à lui.

— C'est vous, monsieur, lui dit l'étranger qui portait le ruban de Saint-Maurice-et-Lazare ; c'est vous qu'on nomme Louis Bertrand ?

— Moi-même, monsieur.

— Vous n'avez pas toujours été casseur de pierres ?

— J'ai été épicier à Saint-Cloud, mais j'ai fait de mauvaises affaires.

— Vous n'avez donc pas d'enfant pour venir à votre aide ?

— J'en avais bien un, répondit le pauvre homme, en essayant une larme, mais on me l'a pris, et ce fut la cause de tous nos revers.

Le casseur de pierres fut obligé de raconter tout au long son histoire. Quand il eut fini, l'étranger lui dit d'une voix émue :

— Voulez-vous, mon ami, nous mener jusque chez vous ? nous avons quelque chose à vous communiquer.

Bon gré mal gré, il fallut que le pauvre casseur de pierres montât dans la calèche qui arriva bientôt devant une humble maison du faubourg Saint-Jacques.

La femme, la prend dans ses bras et la couvre de baisers. Déjà elle ne l'entend plus. On s'empresse d'aller chercher un médecin, qui, aussitôt, pratique une saignée, mais tout est inutile. La malade venait de succomber à une congestion cérébrale ; elle avait été littéralement foudroyée par la joie-anger.

L'être si terrifié la présence avait produit un veu, quable effet, n'était autre que ce Gustave, l'œil maternel de la vieille nourrice et le reconnu du premier coup.

Libre, dans une position confortable, il apparut à ses parents adoptifs le repos et le bonheur pour leurs vieux jours, quand la mort est venue mal à propos se mêler à son entrevue avec eux.

Les constatations auxquelles ce fait a donné lieu, ont révélé les curieuses circonstances que nous venons de résumer.

Nous croyons utile de faire connaître, d'après le Journal de Montbéliard, les progrès que a réalisés dans la fabrication du gaz. On verra que, si cette fabrication n'est pas encore un objet secondaire, on peut espérer sans utopie, voir arriver le moment où sa lumière se donnera sinon pour rien, du moins avec une réduction considérable des prix actuels, tant sont grands les bénéfices que donnent les produits divers tirés aujourd'hui de la distillation de la houille.

Si, par exemple, on emploie dans les cornues le schiste bitumineux d'Ecosse connu sous le nom de bog-head, on recueille 1° une huile goudronneuse qui, rectifiée par l'acide sulfurique, donne des hydrocarbures volatils propres à l'éclairage dans les lampes à schiste ; 2° des hydrocarbures lourds, qui s'emploient pour extraire la quinine des quinquinas ; 3° d'autres hydrocarbures que l'on brûle pour recueillir le noir de fumée ; 4° des goudrons épais, d'où l'on peut extraire de la paraffine applicable à la préparation des bougies demi-translucides.

Si l'on emploie la houille ordinaire, on obtient encore un plus grand nombre de produits accessoires, tous d'un très-grand rapport pour l'usine, et qui, conséquemment, devraient faire baisser le prix du gaz.

Ces divers produits de la houille sont : 1° le coke, 2° l'ammoniaque, 3° le goudron.

Le coke a été employé jusqu'ici seulement pour le chauffage domestique, par cette raison que les morceaux recueillis étaient à la fois trop petits pour les grilles des locomotives, et trop gros cependant pour les grilles de cuisine ou d'intérieur. On a inventé des moulins concasseurs et des blutoirs gradusés, et désormais un commerce spécial enlève le coke des usines pour les particuliers. Mais on est parvenu à le rendre propre au chauffage des locomotives en en faisant des agglomérations avec du brai gras et du goudron. On en forme ainsi des blocs brismatiques considérables que l'on charge sur les foyers des locomotives. Cette ingénieuse invention a ouvert les plus importants débouchés au commerce du coke. On peut dire ainsi que tout fabricant de gaz d'éclairage est, en outre, un producteur de combustible. Il ne sera pas difficile de saisir l'énorme importance de ce fait.

Le gaz produit encore des eaux ammoniacales qui, traitées par des procédés chimiques particuliers, dégagent de l'alcali volatil ou des sels ammoniacaux. L'agriculture peut donc tirer directement du voisinage d'une usine ses plus précieux moyens d'engrais, car l'azote est un élément indispensable à la vie végétale. Ainsi le fabricant de gaz a un débouché immédiat, sous la main, tout autour de son usine, et sans les moindres frais de transport, pour un de ses plus importants produits.

Le goudron, résidu des houilles, peut être appliqué à la distillation des huiles grossières ; à la peinture des bâtiments ; à imprégner les briques et les matériaux de construction ; à fabriquer des enduits imperméables et des mastics bitumineux ; à transformer le poussier de charbon de bois en charbon moulu sous forme cylindrique ; à injecter les bois. Mais il donne surtout naissance à deux produits : 1° la créosote, qui sert à préparer les traverses en bois pour soutenir les rails ; 2° la benzine, qui sert de siccatif pour la peinture à l'huile, ou qui sert à dégraisser les étoffes.

Ce serait déjà bien beau comme cela, et les industries créées par chacune de ces branches sont productives de grandes richesses. Cependant, ce n'est pas tout.

On obtient encore du goudron 1° les huiles légères qui donnent les couleurs magnifiques appliquées aux teintures sur soie en violet, en rouge et en bleu, les plus brillantes que l'on connaisse aujourd'hui ; 2° les huiles lourdes qui imprègnent les traverses de chemins de fer, et dont les dépôts donnent d'abord le noir de fumée, applicables aux impressions typographiques et lithographiques, et ensuite le brai gras qui sert à recomposer le coke et menus morceaux de houille sous une forme régulière et commode pour les grilles des locomotives.

Enfin, un avantage qui n'échappera pas aux mères de famille, c'est l'admirable propriété nouvellement découverte que possède l'air des usines à gaz de guérir ou prévenir le croup chez les petits enfants.

HAVRE. — lundi. C'est jour demi férié aujourd'hui, et eh l'attente des avis de Liverpool, il ne se traitait pour ainsi dire rien, ce matin. Il a reparu quelques acheteurs, depuis leur réception, néanmoins les achats ont été bien limités et la plupart des lots se font de 5 à 10 fr. de baisse sur venredi.

Avec quelques lots remontant encore à samedi, les ventes du jour ne dépassent pas 190 b.

BULLETIN FINANCIER.

Le 18 avril. — Bourse nulle ; la plupart des spéculateurs sont aux Courses de chevaux du Bois de Boulogne ; ceux qui restent ne font à peu près rien et le marché Anglais ne peut pas les influencer, car la Bourse de Londres est fermée aujourd'hui. La rente débute et ferme aux Cours de samedi 67.75, de même pour le Mexicain, à 53 1/2 ; on dit que le nouvel emprunt est déjà très demandé en Banque. Le Crédit mobilier gagne péniblement 1 fr. à 814 ; l'Italien perd 5 c. à 65.90. Le Lyon fléchit un peu ; il finit à 968 fr. soit 4 fr. plus bas. Le Comptoir d'Escompte, au contraire, se bonifie de 3 fr. à 960 fr. ; la Société générale monte de 1 fr. à 598. L'Orléans et le Nord sont aux Cours de samedi ; le Midi et l'Est perdent chacun 2 fr. Variations insignifiantes et plutôt nominales que réelles, car les transactions sont véritablement nulles.

Cours moyens 3 0/0, 67.97 1/2 ; 4 1/2, 0/0 96.05. — Crédit foncier, 1295.

M. de Villemessant, vient d'envoyer un exemplaire de l'Album du Grand Journal, en prime, aux abonnés de toutes ses publications, Figaro, Autographe, Grand Journal, Gazette des Abonnés. Depuis que les journaux ont pris l'habitude d'offrir des primes à leurs souscripteurs, il n'en est point, assurément, de plus belle ni de plus complète.

Cet album est composé de 150 pages, contenant plus de 300 dessins dus à la plume de nos meilleurs dessinateurs et tirés sur papier très beau et très fort, et choisis les trois mille planches gravées qui forment la collection du Monde illustré, les huit cents gravures de la Vie parisienne, et trois mille bois comiques dessinés par Cham. C'est au milieu de ces richesses qu'ont été puisés les matériaux de cet Album, que l'on a classés et divisés avec une méthode très ingénieuse ; les saisons, les voyageurs, les types et les paysages étrangers, les fantaisies, forment autant de séries distinctes qui permettent à l'œil et à l'esprit d'en comprendre et d'en goûter le charme, d'autant mieux que les bois dus à la verve inépuisable de Cham et de Marcolin forment entre chacune de ces scènes la plus agréable diversion. Il va sans dire que le soin le plus scrupuleux a présidé au choix de toutes ces gravures, et qu'il n'est pas une seule qui puisse faire regretter à la mère de famille d'avoir laissé sur la table du salon cet Album, providence des longs loisirs de la vie de province. Ingresse Edmond Morin, Gustave Doré, Gustave Janet, Ch. Yriarte, tels sont les noms qui brillent à chaque page de ce livre d'or de l'illustration contemporaine. N'oublions pas de dire qu'une note explicative jointe à chaque gravure, familiarise tout à fait le lecteur avec la pensée ou les souvenirs de l'artiste.

Cette prime, sans compter le papier ni l'impression, aurait coûté plus de cent mille francs de frais d'établissement, si les confrères de M. Villemessant ne s'étaient prêtés très obligeamment à son idée.

Aussi, en librairie, cet Album ne serait-il pas vendu moins de 40 francs. M. de Villemessant, grâce aux quantités sur lesquelles il opère, le donne pour 8 francs à tous les abonnés anciens et nouveaux du Figaro, du Grand Journal, de l'Autographe et de la Gazette des Abonnés.

Pour les recevoir franco, dans les départements, par les messageries, soigneusement enveloppé, envoyer 10 fr. au bureau du Grand Journal, 3, rue Rossini.

D'après le chiffre des demandes et l'affluence des acheteurs, nous engageons les personnes qui voudraient acquiescer cette prime exceptionnelle, à se hâter, car la première édition sera bientôt épuisée, et un second tirage exigera de nouveaux et longs retards.

Les personnes qui désireraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien ou espagnol peuvent s'adresser au bureau du Journal de Roubaix.

Il s'est vendu plus de trente mille exemplaires de l'Histoire de France illustrée de MM. Bordier et Charton. On y apprend l'histoire rien qu'en suivant du regard les nombreuses gravures représentant les faits et les hommes les plus célèbres, d'après les sources les plus certaines et dans le meilleur ordre. Le désir consciencieux d'être utile qui a dirigé l'exécution de cet ouvrage est le même qui a si bien réussi dans les Voyages anciens et modernes et le Magasin pittoresque.

MUSÉE DES FAMILLES. 29, rue Saint-Roch. Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. 50, francs, par an.

La Monographie des Hémorroïdes

par le docteur LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérissons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. Un vol. in-8. Prix 4 fr. en timbres, 12, rue de l'Échiquier, Paris. (Consultez, 12, rue de l'Échiquier, Paris. 5008)

Pour tous les articles non signés, J. Rebou.